

HISTOIRE & PATRIMOINE

LA REVUE HISTORIQUE DE LA CALE DE L'ILE

La gloire et l'or de l'Amiral du CHAFFAULT



Décembre 1993, Hôtel DROUOT, Paris

Sous les célèbres tentures rouges de la salle des ventes, un commissaire-priseur, cravate ajustée et costume impeccable, brandit son marteau en ivoire.

Devant lui, une foule importante emplit la salle, faite de curieux, de collectionneurs fébriles et de représentants d'institutions cherchant à acquérir un nouveau trésor. C'est un mot bien pesé pour ce qui est présenté dans cette salle ce jour-là, un lot de pièces d'or du XVIIIe siècle ayant appartenu à un amiral, dont l'histoire est peu commune.

Le marteau en ivoire s'abat sur le bureau du commissaire-priseur, le prix de la vente est élevé, la foule s'extasie, l'acquéreur est heureux.

Un lot de plusieurs dizaines de Louis d'or, datant de Louis XV à la Révolution, viennent d'être dispersés par ce qui est déjà qualifié de vente exceptionnelle. Ce trésor vient d'une propriété de Vendée et a appartenu à Louis-Charles du CHAFFAULT de BESNÉ, célèbre amiral d'Ancien Régime.

UN ARISTOCRATE NANTAIS

Il naît le 29 février 1708 à Nantes, dans une famille de la noblesse du Poitou. Son père, le Comte du CHAFFAULT, fut conseiller du Parlement de Bretagne. La famille compte un évêque de la capitale de Bretagne au XVIe siècle et possède plusieurs propriétés outre-Loire. Elle est alliée avec deux familles de marins : les LA ROCHE SAINT ANDRE et les ESCOUBLEAU de SOURDIS, comptant chacune un chef d'escadre dans leurs rangs.

A 17 ans, il entre chez les Gardes-Marines, pépinière des futurs officiers de la Marine Royale sous l'Ancien Régime. Créée en 1669, la compagnie des Gardes-Marines accueille à Brest, jusqu'en 1786, des jeunes issus uniquement de la noblesse. Réputés arrogants et indisciplinés, il n'en reste pas moins valeureux au combat.

Le futur amiral s'y distingue comme un jeune homme talentueux. Il a vite l'opportunité de se confronter au combat naval, notamment avec le bombardement de Tripoli par la Marine Française, l'année de ses vingt ans. Dans les années suivantes, il confirme son statut d'officier et est élevé au grade d'enseigne de vaisseau en 1733.

LE CANAL DE LA TORTUE

C'est en 1747 qu'il a une première occasion de se distinguer. Fraichement promu Lieutenant de Vaisseau, il se voit confié le commandement de deux frégates l'Atalante et la Sirène. Louis-Charles du CHAFFAULT monte à bord de la première. Le Comte de GUICHEN, futur Amiral lui aussi, commande sous ses ordres la deuxième. Ils ont pour ordre d'aller croiser sous Saint-Domingue, dans le but de chasser les corsaires anglais qui pullulent dans ces eaux.

Lors de la traversée de l'Atlantique, une épidémie se déclare à bord de l'Atalante, fauchant l'équipage sans distinction d'âge ou de grade. Les mauvaises conditions de vie (nourriture vite avariée, eau putride, promiscuité des marins, hygiène quasi inexistante) sur les navires de guerre du XVIIIe favorisent le développement rapide et fréquent de ce qui est qualifiée de « fièvre putride », décimant les équipages sur toutes les latitudes du globe. Cette maladie, une forme de typhus, fauche au moins 60 marins avant l'arrivée de l'Atalante dans les Caraïbes.

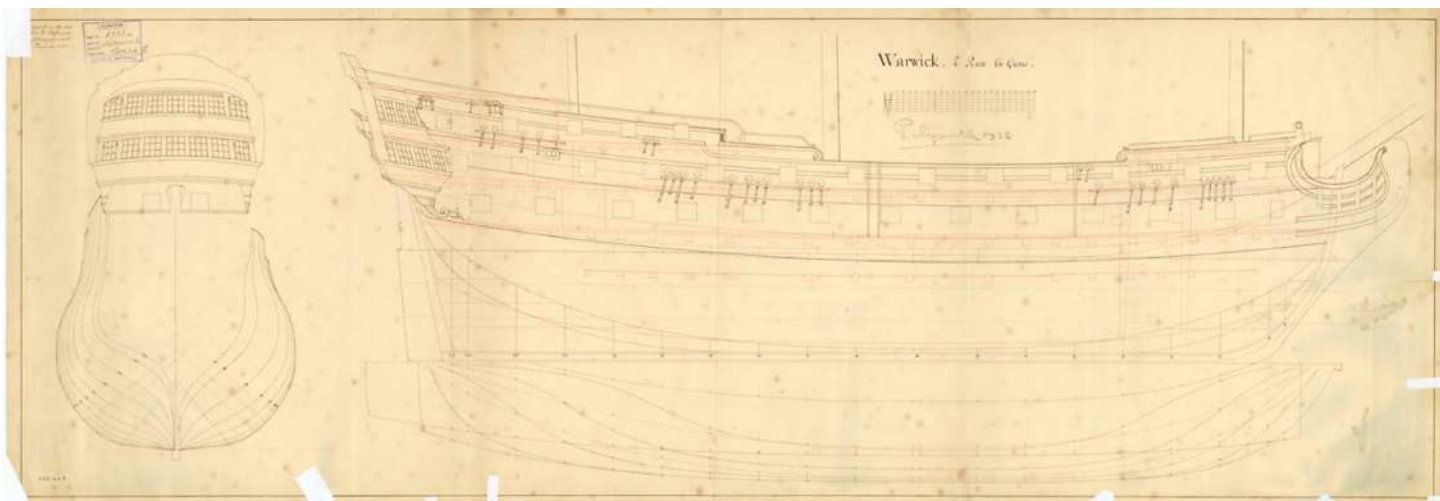
A peine commençant leur mission, une première proie se présente aux deux jeunes capitaines. C'est GUICHEN qui prend l'initiative et capture le corsaire anglais le Success, accusé de faire des ravages autour de Saint-Domingue. Les trois navires font ensuite relâche dans le port du Cap-Français, l'un des principaux de la colonie. DU CHAFFAULT en profite pour reconstituer son équipage et soigner ses malades.

GUICHEN et DU CHAFFAULT reprennent la mer mais sont menacés par vaisseau anglais de 74 canons, dont le nom ne nous est pas connu, dans l'Est de la légendaire Ile de la Tortue. Ils sont refoulés dans le canal séparant cette ile de Saint-Domingue, allant se protéger sous le fort de la ville de Port-de-Paix. Ne renonçant pas au combat, malgré l'apparition de cinq autres voiles

ennemies, le jeune chef établit une stratégie qui va s'avérer payante. Tandis que les Anglais s'engagent dans le canal de la Tortue, avec une puissance de feu estimée à 380 canons, DU CHAFFAULT se prépare à l'inévitable choc. Pour faire face, il fait embosser les deux frégates dans la rade du port, pour présenter toute l'artillerie possible. Le fort ne compte que 8 canons. Il fait alors mettre à terre 6 canons des frégates qui sont sur le bord opposé, afin de pouvoir augmenter sa capacité de tir. Il les positionne sur la pointe opposée au fort, permettant ainsi de couvrir toute la rade.

Le choc est violent et dure 24 heures, en deux vagues d'attaque. Les vaisseaux ennemis se retrouvent déstabilisés par cette batterie à terre qui les pilonne et qui n'a pas été repérée au préalable. Les deux frégates encaissent les boulets et rendent coups pour coups. Mais les Anglais tirent mal, gênés par l'efficacité des batteries situées sur les deux pointes. Les Français observent les navires ennemis virer dans le canal, serrer le vent, puis s'évanouir vers le large. Victoire ! Les frégates sont sauvées, la ville aussi.





Plan du HMS Warwick

LE WARWICK

La Guerre de Sept Ans renvoie DU CHAFFAULT et l'*Atalante* dans les Antilles, au sein d'une division navale commandée par le Comte d'AUBIGNY.

Dans les eaux de la Martinique, DU CHAFFAULT reconnaît un vaisseau anglais de 60 canons, le *Warwick*. Il reçoit l'ordre de chasser le navire et s'exécute sous l'œil attentif de l'escadre française. La différence entre les deux navires est flagrante, laissant craindre un combat inégal pour la modeste frégate.

Remontant sa proie par son tribord arrière, les deux navires se préparent à un combat où l'*Atalante* va devoir se battre avec ses pièces bâbord. Mais le capitaine a une intuition. Tout en gardant un cap lui permettant de rester dans un angle mort du vaisseau ennemi, il continue à gagner du terrain. Les canonnières se préparent activement au combat. Mais à la surprise générale, DU CHAFFAULT ordonne d'armer les pièces tribord, celles donnant sur le côté opposé à leur cible. La frégate arrive à proximité du tableau arrière du *Warwick*, laissant aux Français distinguer nettement tous les détails de ses décorations. Le capitaine ordonne brutalement de virer sur son bâbord. Les matelots s'exécutent. La frégate se retrouve alors en position de remonter le vaisseau anglais sur son bord opposé. Aucune pièce d'artillerie anglaise n'y est prête. La frégate remonte son ennemie, le capitaine français crie : « feu » !

Le *Warwick*, impuissant, subit la canonnade. Ses voiles et son gréement sont touchés. Le capitaine anglais ordonne de manœuvrer pour se dégager, le navire refuse et manque à virer. Une deuxième volée de boulets vient achever le gréement. Le reste de l'escadre vient en renfort. L'Anglais amène son pavillon, la France a gagné un beau vaisseau de 60 canons.

Cette victoire retentit jusqu'à Versailles. Dans son livre sur l'Histoire de la Marine Française (1845), Léonard Léonce de LAPEYROUSE-BONFILS précise que « Louis XV écrit de sa main une lettre des plus flatteuses au capitaine de l'*Atalante*, et les peintres du roi reçurent l'ordre de représenter ce fait d'armes dans un tableau destiné pour la galerie de Versailles ».

LOUISBOURG

De retour en France, DU CHAFFAULT est envoyé avec l'*Atalante* au Canada, pour participer à la défense de Louisbourg, en 1758. La guerre fait rage partout où Français et Anglais ont des possessions. Le Canada fait partie des cibles prioritaires pour ces derniers. Ils comptent bien étendre leur influence en Amérique du Nord. Louisbourg est une des principales villes françaises au Canada. Sa chute pourrait faire basculer le destin de la présence française dans toute la province. Les Anglais massent à Halifax 22 vaisseaux de lignes et 14000 soldats. A Brest, se déclare une terrible épidémie de typhus, la fameuse fièvre putride, tuant 10000 marins. Cette tragédie entraîne un handicap de taille pour notre Marine, quand on sait qu'il faut plusieurs centaines de matelots pour manœuvrer un navire. Ainsi, seulement 5 navires de ligne sont envoyés à Louisbourg.

Lorsque DU CHAFFAULT arrive à proximité de la ville, celle-ci est déjà assiégée et la baie est barrée par 10 vaisseaux ennemis. Impuissant, il repart pour la France avec son escadre. La traversée de l'Atlantique se passe sans encombre, jusqu'aux abords d'Ouessant, où ils tombent sur une escadre ennemie. Les forces en présence sont inégales. Mais la détermination française compense largement cet écart. Les Anglais reviennent du siège de Louisbourg où ils étaient en première ligne. L'épuisement est certainement la cause de leur rapide renoncement. Le combat se réduit à une courte canonnade et voilà l'ennemi qui se retire vers la Manche.



Vue de la ville de Louisbourg au XVIIIe siècle

Évoquons la perte la plus absurde d'un de nos navires de ligne en marge de cette affaire, celle du *Belliqueux*. Ce vaisseau de 64 canons est séparé du reste de l'escadre lorsque celle-ci est face à l'ennemi. Continuant sa route seul, il s'engage dans la Manche presque à court de vivres. Le capitaine, René-Roland de MARTEL, cherche à rallier le port du Havre. Persuadé de longer le Cotentin, il longe la côte au plus près, malgré les alertes de son pilote qui se demande pourquoi, lorsqu'ils passent près de ce qui est identifié comme La Hague, il ne voit pas l'habituel château et le clocher du village voisin... Le capitaine persiste, sans reconnaître les côtes du Comté du Devon ! Un fort vent de Suroît les pousse en avant, comme si Éole s'amusait de la situation. Ils croisent des pêcheurs et les hèlent. A la surprise du capitaine, les pêcheurs sont anglais. Le pilote du *Belliqueux* fulmine. Il a compris que le point fait par son supérieur est faux et qu'ils sont bien plus au Nord que ce que ce dernier croit. Mais le navire continue son avancée et s'engage dans le canal de Bristol. Le Capitaine prend enfin conscience de la situation et de son erreur. Mais le vent n'a pas changé et s'est même renforcé. La logique aurait voulu que le navire se dégage de sa position et cherche à regagner la haute mer, quitte à amariner un ou deux navires marchands pour compléter ses vivres, puis redescendre sur la France. Mais non...

Nous ne saurons jamais si c'est par folie ou immense naïveté, mais MARTEL décide d'aller quémander poliment des vivres au port de Bristol, malgré l'état de guerre. Après tout, entre pays civilisés, il n'y a pas de raison que cette requête soit refusée et qu'on les laisse dépérir. On peut imaginer le désespoir qui devait régner au sein de l'équipage. Le navire arrive à proximité du port, arborant ses couleurs et le pavillon parlementaire. Il croise le HMS *Antelope*, 50 canons, anglais. La scène a dû leur paraître tellement irréaliste ! Le *Belliqueux* se met en panne et l'anglais envoie une délégation par canot pour discuter directement. Le premier lieutenant de l'*Antelope* écoute les explications de MARTEL et répond qu'un tel cas ne peut être tranché que par l'Amirauté. Les deux navires entrent ensemble dans le port de Bristol. MARTEL est transbordé sur l'*Antelope*. Sans surprise il lui est immédiatement notifié qu'il est constitué prisonnier de guerre. Il peut voir de la dunette anglaise que le pavillon blanc de son navire est descendu et remplacé par les couleurs britanniques. Ainsi fut perdu le *Belliqueux*.

CORSAIRES BARBARESQUES

Revenons à DU CHAFFAULT. En 1765, la France décide qu'il n'est plus acceptable de subir les attaques incessantes des équipages corsaires venant des côtes nord-africaines.



Corsaires de Salé gravure du XVIIe

Depuis le XVI^e siècle, ils font des ravages dans les flottes marchandes européennes, chassant leur proie jusqu'à la côte atlantique. DU CHAFFAULT, fraîchement nommé chef d'escadre, est chargé d'emmener un groupe de six frégates et deux galiotes à bombes faire entendre raison aux perturbateurs. Ils se dirigent vers Salé (au Nord de Rabat), l'un des principaux ports corsaires.

Après un court bombardement infructueux de la ville, l'escadre est surprise par une tempête, obligeant les Français à partir. DU CHAFFAULT décide de les diriger vers un autre port barbaresque : Larache.

Cette cité est bâtie le long de l'embouchure d'une rivière le Loukkos. Site idéal pour abriter des navires des assauts de l'Océan. L'escadre se présente devant la ville et engage un furieux bombardement. Cette fois, les dégâts sont nombreux et les habitants évacuent la ville. Les Français en profitent pour envoyer des troupes brûler les navires mouillant dans la rivière. Mais la fuite des habitants n'est qu'illusoire. Alors que les embarcations progressent entre les navires barbaresques au mouillage, la fusillade éclate depuis les rives. Les Français pris de court se font massacrer quasiment à bout portant. Parvenant malgré tout à incendier quelques navires, les survivants rebroussement chemin. Les pertes sont de 300 marins tués ou prisonniers. Cette attaque, même si elle est un échec, permettra cependant la signature d'un traité entre la France et le Maroc deux ans plus tard.



Vue du port de Larache
Tableau de Louis Jullien ROUSSET (1873-1921)

LE COMBAT D'OUessant

Les années passent pour l'Amiral DU CHAFFAULT et ses talents ne cessent d'être reconnus. En 1775, il est promu Croix de Saint Louis, plus haute distinction de l'Ancien Régime. En 1777, il est élevé au grade de Lieutenant Général des Armées Navales.

Depuis le 6 février 1778, la France est officiellement alliée avec les jeunes Etats-Unis. Le 17 juin de la même année, la frégate la Belle-Poule est attaquée par l'Arethusa, navire de la Royale Navy au large de Roscoff. Elle remporte le combat. Tout le monde a conscience que la guerre avec l'Angleterre est maintenant inévitable.

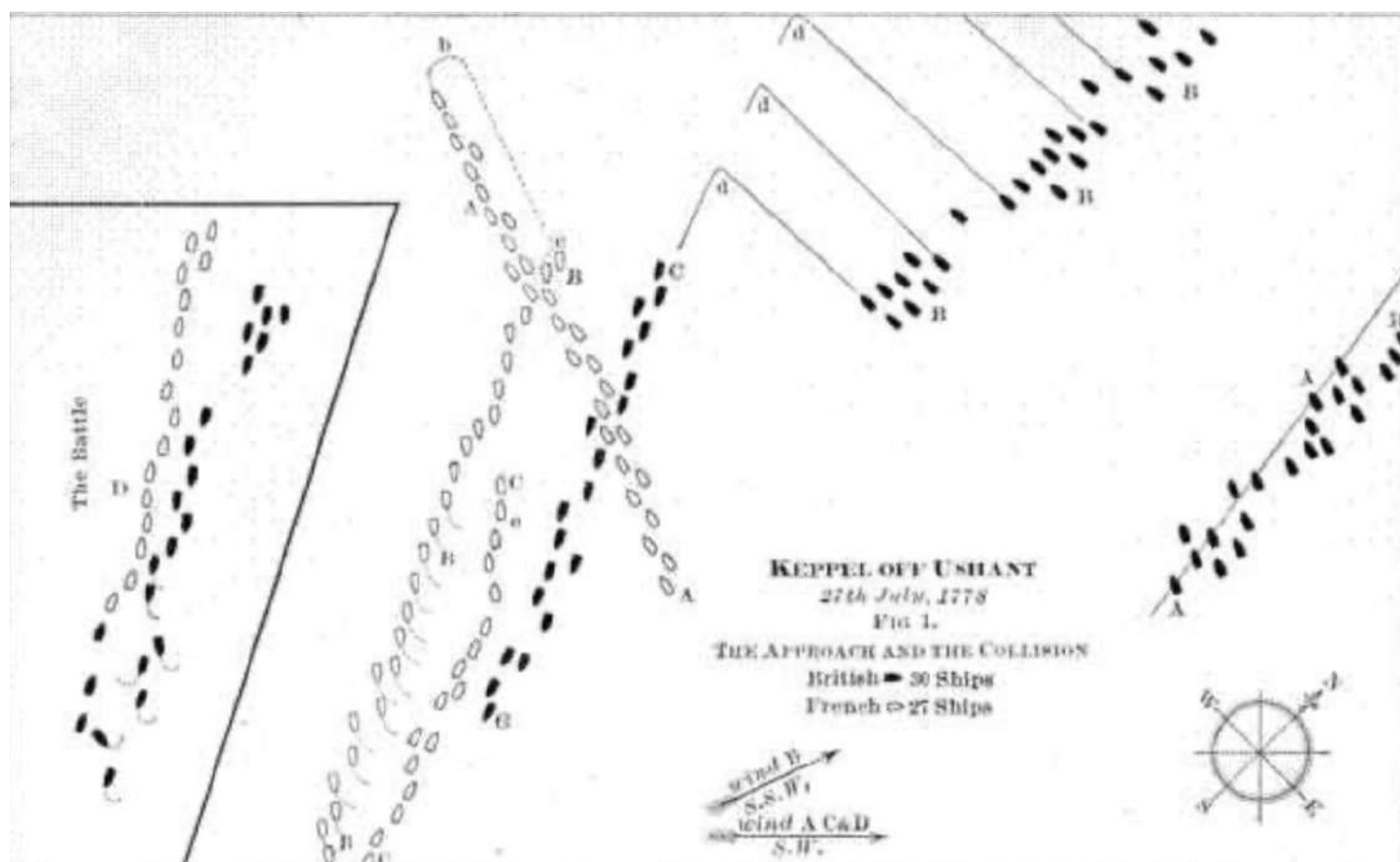
Ordre est donné à la Marine de s'y préparer. Début juillet, une armée navale de 29 vaisseaux, commandée par le Comte d'ORVILLIERS, part en croisière sur la façade atlantique. Son objectif est de rencontrer la flotte britannique et de l'anéantir. Venger la défaite de la Guerre de Sept ans est un dessein qui occupe tous les esprits. L'occasion va se présenter dès le 27 juillet. 30 navires anglais, commandés par l'Amiral KEPPEL, se présentent au large de l'île d'Ouessant.

La flotte française est répartie en trois groupes :

- l'avant-garde est commandée par le Duc de Chartres (futur Philippe-Egalité) ;
- le centre, directement par l'Amiral d'ORVILLIERS ;
- l'arrière-garde, par DU CHAFFAULT.



Combat d'Ouessant
Toile de Théodore GUDIN, 1839, Musée de la Marine



Plan anglais de la Bataille d'Ouessant
Auteur inconnu

Le choc entre les deux belligérants est un exemple de ce qu'est la conception de la bataille navale du XVIII^e siècle. A l'époque, on conçoit l'affrontement en organisant les navires sur deux files, qui en général se font face. Chaque navire va décharger ses canons en défilant devant l'adversaire. Les navires au vent ont la contrainte, si les conditions sont musclées, de ne pas pouvoir ouvrir leurs sabords les plus bas, à cause de la gîte des navires. Mais ils ont l'initiative du combat, en pouvant se porter sur l'ennemi. Ceux sous le vent, subissent l'assaut et, surtout, vont être gênés par la fumée des canons adverses qui se dirige vers eux, limitant considérablement la précision des canonnières. Mais ils peuvent utiliser pour le coup toute leur artillerie même si le navire gîte.

L'Amiral d'ORVILLIERS applique à la lettre les règles académiques et son armée navale forme une magnifique ligne de bataille. Mais rapidement, il se rend compte que KEPPEL, ayant fait de même cherche à couper sa ligne pour isoler son arrière-garde. Cette tactique permet de déstabiliser l'adversaire et de le forcer à rompre sa fameuse « ligne ». Mais le Français réagit immédiatement et ordonne à ses navires d'inverser l'ordre de marche, l'arrière-garde devenant l'avant-garde. C'est au tour des Britanniques d'être surpris et se contraignent à se ranger en face des Français, de peur que leurs premiers vaisseaux se retrouvent seuls face à toute la flotte adverse. L'engagement est très violent et les canonnières français font preuve d'une grande efficacité. Les deux navires amiraux, le Bretagne et le HMS Victory (le futur navire de Nelson) se combattent directement et sans retenue. DU CHAFFAULT, sur la dunette de son vaisseau, la Couronne, commande directement au combat. A côté de lui, son fils, officier du même bâtiment, est présent. Soudain, une mitraille balaye le pont. Tous se trouvent projetés au sol. DU CHAFFAULT reprend conscience et une douleur transperce son épaule. A quelques mètres, le corps de son fils gît, inerte. Ils sont emmenés au chirurgien de bord. Celui-ci parvient à arrêter l'hémorragie dans l'épaule de son chef. Pour son fils, il est trop tard. Celui-ci décèdera de ses blessures.

Pendant ce temps l'arrière-garde anglaise se retrouve isolée. Elle est à portée de main de l'escadre du Duc de CHARTRES. Mais il ne réagit pas. Les anglais parviennent à éviter l'engagement en sous-nombre. Cette faute empêche son camp de transformer la bataille en victoire décisive.

Après cette première passe d'arme, l'ennemi profite de la nuit pour disparaître, avec quatre fois plus de morts que du côté français. Ce résultat mitigé sur le plan militaire est surtout un coup de tonnerre côté britannique. Ils ont sous-estimé la capacité de la Marine Française et le paieront au prix fort trois ans plus tard dans la baie de Chesapeake.

RETOUR EN VENDEE

Après cette bataille, DU CHAFFAULT se retire en son château de Meslay, près de Montaigu, pour suivre sa convalescence. Deux ans passent et il est rappelé au service sous les ordres de l'Amiral d'ESTAING en 1780. Mais une mésentente avec ce dernier le pousse à refuser de revenir. Il ne naviguera plus et se consacre à l'exploitation de ses terres.

La Révolution éclate alors qu'il a déjà 81 ans. Le nouveau pouvoir ne l'oublie pas pour autant et l'élève au grade de Vice-Amiral en 1791. Mais, inflexible, il refuse à nouveau de quitter ses terres. Ses convictions ne sont pas en adéquation avec les nouvelles idées, encore moins en ce qui concerne l'organisation de la Marine.

1793 arrive avec son lot d'horreurs en Vendée. La région se transforme en vaste champ de bataille d'une cruelle guerre civile, à laquelle aucun habitant n'échappe. DU CHAFFAULT, fidèle à son parcours prend fait et cause pour le soulèvement vendéen. Les combats font rage contre les Républicains jusqu'aux portes de son château.

Le 30 septembre 1793, lors de la bataille de Montaigu, il va même activement prendre part au combat, à sa manière. Son âge ne lui permettant plus de se battre, c'est d'une fenêtre qu'il prodigue ses ordres à ses compagnons d'arme ! La ville est prise par les Républicains et, le soir-même, il est incarcéré à Nantes dans le manoir de Luzançay, près du quartier Sainte Anne.

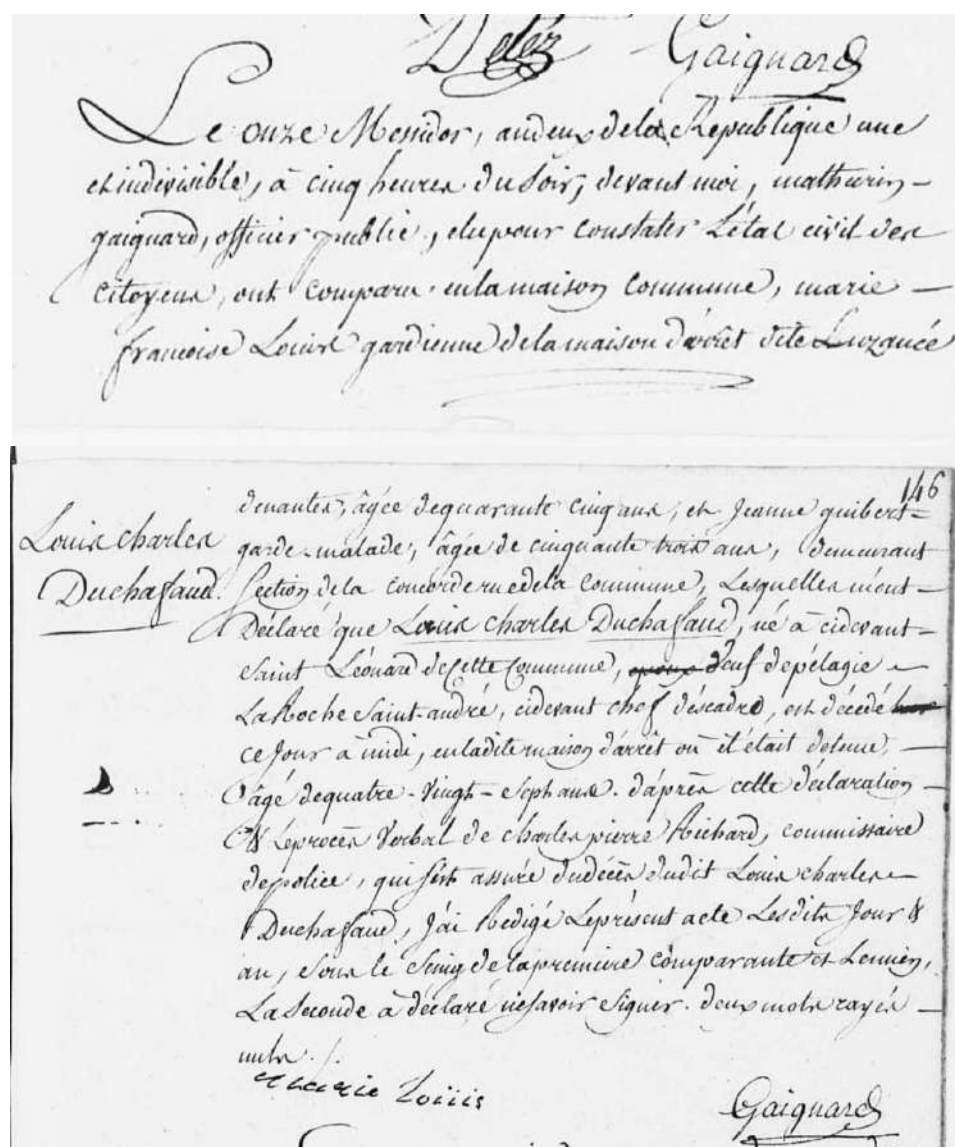
Les conditions de vie pour les prisonniers nantais sont effroyables. DU CHAFFAULT ne s'est jamais réellement remis de sa blessure à l'épaule et elle le fait terriblement souffrir. Il tente, dans une lettre, d'obtenir un adoucissement de ses conditions d'incarcération auprès du représentant du peuple, mais en vain.

Noms des Prisonniers	hommes	femmes
1 Drouffay	506	124
2 J. P. Clavier	123	
3 Compastan		508
4 Leprieux de la Rivière	44	211
5 Leprieux des Fossés	62	
6 Leprieux de la Rivière	163	
7 Leprieux de la Rivière	49	49
8 Leprieux de la Rivière	1	
9 F. Clavier	16	
10 J. P. Clavier	693	692
11 L. Clavier		
12 L. Clavier		
13 F. Clavier		

Population à la fin de l'an 2

Relevé du nombre de prisonniers à Nantes à la fin de l'An II
Archives de Loire-Atlantique
Pour Luzançay, un seul prisonnier : l'Amiral du CHAFFAULT

Le 24 juin 1794, il rend son dernier souffle au fond de sa cellule. Les Révolutionnaires daigneront cependant à lui octroyer une sépulture digne au cimetière de la Miséricorde, ce qui sera une exception pour un prisonnier vendéen.



Acte de décès de l'Amiral du CHAFFAULT
Archives municipales de Nantes

LA DECOUVERTE DU TRESOR

Dans sa biographie consacrée à l'Amiral en 1931, Paul CHACK écrit : « DU CHAFFAULT a enfoui ses papiers et son argent dans des cachettes connues de lui-seul. (...) Les indications que DU CHAFFAULT a données au sujet de ces cachettes ont été trop imprécises pour qu'on puisse les retrouver. Seule une partie des richesses enterrées fut découverte, par hasard, en 1824, par des cultivateurs, qui s'empressèrent de brûler les papiers trouvés, afin d'enlever, aux héritiers, toute chance de rentrer en possession de l'argent et des bijoux ».

L'amiral, tout au long de sa carrière, a accumulé les pensions, passant le plus clair de son temps en mer. Il n'a pas eu l'occasion d'être dispendieux, bien au contraire. Lorsque la Révolution éclate et qu'il se retrouve en danger en qualité de noble, il a eu le réflexe d'enterrer ses économies et ses bijoux, espérant les ressortir lorsque la situation se calmerait, ou bien permettre à ses enfants de le faire.

Ainsi, après sa mort, des rumeurs persistantes évoquent un trésor caché dans sa propriété de Meslay. Mais le château est détruit durant

les Guerres de Vendée. Des paysans ont déjà trouvé quelques objets 30 ans après sa mort, faisant disparaître toute trace d'indications sur ce qui pourrait rester. Il n'y a sans doute plus grand-chose à trouver dans cette propriété.

En 1867, une abbaye est édifée sur les ruines du château par un descendant de l'Amiral, sans qu'il soit fait mention d'une quelconque découverte. Le site est revendu par la suite au XXe siècle.

En 1993, un chercheur de trésors amateur de 23 ans sollicite le propriétaire de Meslay pour faire des fouilles dans le parc.

Amicalement, ce dernier accepte. Le jeune homme met en route son détecteur de métaux dans l'allée principale. Au bout de seulement quelques minutes, l'alarme retentit ! Sans conteste, il y a du métal dans le sol. Énergiquement le jeune homme creuse. A 60 cm sous la surface, il butte sur un amas solide. Il le dégage.

Le spectacle qui s'offre à lui est irréel. Des dizaines de pièces d'or plus belles les unes que les autres. Ses deux mains ne suffisent à toutes les ramasser. Il appelle à l'aide le propriétaire, tous les deux ramassent consciencieusement tout le trésor. 1742 pièces d'or du XVIII^e siècle, soit 15 kg du métal précieux. Une découverte d'exception !

Après avoir effectué les formalités d'usage, ils se partagent le trésor en deux parts.

Quelques mois après, le jeune homme décide de confier à l'Hôtel Drouot la vente d'une partie des pièces aux enchères.

LE PROCES

Évidemment, cette vente fait parler d'elle dans la presse. Sans doute un peu trop...

Une descendante de l'Amiral DU CHAFFAULT s'en émeut. Ce trésor, c'est celui de son ancêtre. Donc, son héritage. Et ce jeune homme lui spolie. Elle engage une procédure pour faire annuler la vente et obtenir la restitution.

Afin d'étayer son dossier et prouver sa filiation, elle fait appel à un généalogiste. Cette stratégie se retourne contre elle, puisque le professionnel réussit à retrouver pas moins de 77 descendants pouvant, comme elle prétendre à cet héritage !

En 2000, le Tribunal de la Roche-sur-Yon condamne l'inventeur du trésor et le propriétaire de l'abbaye Meslay à restituer l'intégralité des pièces (ou leur valeur équivalente pour celles qui ont été vendues) aux héritiers identifiés.

Mais l'affaire n'en reste pas là et appel est fait de la décision. En 2004, revirement de situation, les juges estiment qu'il n'y a pas de preuve concrète que c'est bien l'Amiral du CHAFFAULT qui a enterré

le trésor. Le contexte de la Révolution montre que n'importe quel aristocrate de la région aurait pu le faire, avant ou après la destruction du château en 1794. Ainsi, le chercheur d'or amateur et le propriétaire de l'abbaye réussirent à garder leur découverte.

De temps en temps, une pièce du trésor apparaît en salle des ventes. Mais une question reste entière : a-t-on réellement découvert tous les secrets de l'Amiral ?



Quelques pièces issues du trésor
Image Ouest-France